

# Documents EPISCOPAT

BULLETIN DU SECRÉTARIAT DE LA CONFÉRENCE DES ÉVÊQUES DE FRANCE

## LES DÉFIS ACTUELS DE LA TÂCHE CATÉCHÉTIQUE EN FRANCE



Bulletin publié  
sous la responsabilité  
du Secrétariat général  
de la Conférence  
des évêques de France

Directeur de publication :  
Mgr Stanislas LALANNE,  
secrétaire général  
de la Conférence  
des évêques de France

À l'occasion de son cinquantième anniversaire, l'Institut supérieur de pastorale catéchétique (ISPC) de Paris a organisé, du 12 au 15 février 2003, un colloque autour du thème « La catéchèse dans un monde en pleine mutation ». On trouvera ci-dessous le texte de la conférence inaugurale donnée par son directeur, **M. Denis VILLEPELET** ; le style oral en a été volontairement conservé.

*Les changements culturels, économiques et politiques massifs qui se succèdent à un rythme accéléré obligent à redéfinir « une nouvelle grammaire de l'existence ». En même temps, ils fragilisent les processus de transmission et posent de nouveaux défis à tous ceux qui ont la charge de transmettre la Bonne Nouvelle. « Temps spirituellement éprouvant pour tous ceux qui sont concernés par la mission d'imaginer de nouvelles formes pour la catéchèse », écrit l'auteur. Temps favorable aussi pour énoncer de nouvelles propositions et en vérifier la pertinence !*

« *La catéchèse dans un monde en pleine mutation* » telle est la problématique soumise au débat de ce colloque. Après une introduction sur la crise contemporaine de la transmission, je développerai trois moments de réflexion. Le premier présentera quelques traits de cette *terra incognita* que nous habitons ainsi que ses répercussions sur la grammaire symbolique de l'existence et sur la

transmission. Le deuxième abordera l'héritage catéchétique qui continue à orienter les pratiques actuelles et développera quelques grands principes théologiques du renouveau catéchétique du XX<sup>e</sup> siècle. Le troisième explicitera les raisons pour lesquelles l'ISPC s'oriente vers l'élaboration d'un nouveau paradigme et propose quatre hypothèses qui feront l'objet de chaque atelier.

## UNE CRISE DE LA TRANSMISSION

Nous traversons en France, ce pays de la vieille Europe comme on dit outre-Atlantique, une formidable crise de la transmission qui touche au moins toutes les institutions de la société qui ont un rôle d'éducation. Ainsi dans les familles, les écoles, les mouvements de jeunesse et mêmes les clubs de sport, les processus d'autorité sont mis à mal. Cette crise touche de plein fouet l'Église catholique. Les évêques de France l'ont fortement reconnu dans leur *Lettre* de 1996, *Proposer la foi dans la société actuelle*, « en cette fin de vingtième siècle, les catholiques de France ont conscience d'avoir à affronter une situation critique dont les symptômes sont nombreux [...] Nous ne pouvons pas nous masquer les indices préoccupants qui concernent la baisse de la pratique religieuse, la perte d'une certaine mémoire chrétienne et la difficulté de la relève »<sup>[1]</sup>. Mais s'ils concluaient que « c'est la place et l'avenir de la foi qui sont en question dans notre société », ils soulignaient aussi que cette crise n'est pas spécifiquement religieuse et qu'elle est due pour une large part à un ensemble de mutations sociales et culturelles rapides et profondes qui ont une dimension mondiale. À ce titre, il n'est peut-être pas impossible que ce qui se passe en France, touche aussi d'autres pays,

en particulier en Europe et en Amérique du Nord.

Cette crise n'épargne évidemment pas la catéchèse française. À l'occasion de l'Assemblée plénière des évêques de France à Lourdes, en novembre 2001, qui aborda ce grand dossier, le Centre national de l'Enseignement religieux (CNER) fournit un état des lieux de la réalité catéchétique. Depuis les années 1950, la catéchèse française a concentré ses efforts sur les enfants de huit à douze ans et dans une moindre mesure sur les adolescents, les grands jeunes et les adultes. En 1994, le nombre d'enfants catéchisés, essentiellement en paroisse, représentait 42 % des enfants scolarisés ; aujourd'hui, même si la disparité entre les régions françaises est significative, les sondages effectués dans différents diocèses révèlent que le taux moyen de catéchisation des enfants est plus ou moins équivalent à 33 %. Ce taux subit donc une baisse de 1 % par an<sup>[2]</sup>. Traditionnellement, on pense que la catéchèse prolonge et consolide le travail commencé dans les familles et on considère que les parents sont les premiers médiateurs de la transmission de la foi. Mais aujourd'hui, ce n'est plus tout à fait vrai. En

[1] CONFÉRENCE DES ÉVÊQUES DE FRANCE, *Lettre aux catholiques de France. Proposer la foi dans la société actuelle*, Cerf, Paris, 1996.

[2] ANNE-MARIE AITKEN, « Enfants catéchisés et catéchistes, une enquête nationale », *Catéchèse*, n° 138, Paris, 1995, p. 110-120.

1996, six parents sur dix souhaitaient que leurs enfants reçoivent une éducation chrétienne ; en 2003, ils ne sont plus que deux sur dix ! En réalité beaucoup d'entre eux appartiennent à cette tranche d'âge qui entretient une relation très distante et floue, voire inexistante, avec la foi chrétienne. En revanche le nombre d'enfants non baptisés et non demandeurs du baptême est en augmentation constante dans les groupes de catéchèse. Dans quelques diocèses, il dépasse les 10 % des enfants présents ! On constate aussi que la catéchèse des adultes et la formation chrétienne d'adultes se développent sur tout le territoire mais les statistiques manquent pour en mesurer l'ampleur. Ce développement est en concurrence forte avec les propositions d'organismes religieux ou pseudo religieux – des sectes de parapsychologie par exemple – qui prétendent acheminer vers le transcendant de façon très efficace et sans médiation.

Il y a vraiment un essoufflement, une usure, une désuétude des formes héritées de la catéchèse, quels qu'en soient les méthodes et les rythmes, les contenus et les parcours. Comme le souligne André Fossion de l'Institut *Lumen*

*Vitae* de Belgique : « l'ensemble des processus traditionnels de la communication de la foi, du moins dans la société occidentale, sont ébranlés et les efforts de la catéchèse contemporaine malgré leur inventivité, paraissent à bien des égards dérisoires et bien souvent en porte à faux par rapport à ce qui advient dans les cultures nouvelles » [3]. La crise de la transmission n'est pas d'abord une crise des moyens de transmettre mais une mise en question radicale et profonde de la fécondité et de la légitimité de ce qui est transmis. Ainsi et parmi d'autres choses ce monde en pleine mutation devient de plus en plus froid, indifférent et sourd aux raisons de vivre que lui lègue le christianisme. Il ne s'agit ni d'un refus, ni d'une opposition mais d'une vraie indifférence. Le christianisme ne semble plus répondre aux questions vives et cruciales de nos contemporains. Ce qui est proposé ne fait plus sens. Face à cette crise, il n'y a ni à désespérer ni à baisser les bras. Pour l'ISPC, il s'agit cependant d'un vrai et bon défi à l'issue encore incertaine qui nous renvoie à la dimension de crise inhérente à la foi chrétienne si on conçoit celle-ci comme un chemin permanent de conversion.

## I. LES MUTATIONS DE LA GRAMMAIRE SYMBOLIQUE DE L'EXISTENCE

### DES MUTATIONS GLOBALES ET PROFONDES

Depuis une trentaine d'années, le monde a subi des changements économiques, politiques et culturels qui nous place, selon l'anthropologue français Georges Balandier dans « *des situations comparables à celle de l'anthropologue affrontant un nouveau terrain* » [4]. On parle à cet égard de surencombrement et

d'accélération de la modernité. Celle-ci s'y montre plus complexe, plus mouvante par le fait de l'accélération vertigineuse du changement. Le monde s'emballe et implose de partout sans qu'aucun des systèmes d'analyse disponibles ne parvienne à rendre effectivement compte de ce qui se passe. Les instruments de lecture, les appareils de repérage et la cartographie habituelle sont frappés d'obso-

[3] ANDRÉ FOSSION, *La catéchèse dans le champ de la communication*, Paris, Cerf, 1990, p. 321.

[4] GEORGES BALANDIER, *Le détour*, Paris, Fayard, 1985, p. 17.

lescence. Nous sommes à nouveau face à une *terra incognita* qu'on ne peut comparer à aucune autre et qui attend ses découvreurs. Il faut accepter d'entrer dans le labyrinthe et chercher le fil d'Ariane qui permettra d'échapper à l'enfermement dans l'inextricable.

Ce labyrinthe a pour première strate la globalisation et le tohu-bohu de l'économie et de la finance. C'est en effet dans ce domaine qu'on constate une montée en puissance de la crise et sa banalisation. Dans le domaine de la finance, l'état de bouleversement permanent et rapide prend figure de destin. Nous sommes passés d'un capitalisme de production et d'une économie de marché à un capitalisme spéculatif ou une « économie-casino » qui autorise d'immenses perspectives d'enrichissement. L'économie financière l'emporte sur l'économie réelle. Cette soumission des individus aux mécanismes impitoyables de l'économie mondiale conduit les entreprises à faire du yoyo et fragilise les conditions de travail. Les niveaux de compétences technologiques exigées pour accéder à un emploi sont de plus en plus élevés. Les changements professionnels se multiplient comme les périodes de chômage. Dans les pays occidentaux pourtant les plus riches, on assiste à un phénomène de précarisation et d'exclusion de plus en plus massif. La personne au travail vit dans l'appréhension de l'exclusion et n'éprouve plus ce sentiment presque sacré de participer au développement historique d'une société ou d'un monde meilleur. Le travail n'est plus facteur d'identité, de sécurité et d'espérance.

La deuxième strate du labyrinthe concerne le *melting-pot* des cultures, des référentiels et des valeurs. Grâce à l'expansion de l'univers médiatique à l'échelle de la planète, nous assistons à une communication généralisée des sociétés et des cultures. Toutes les cultures du monde sont communicantes. Aucune ne peut vivre en autarcie, élever des barrières

et prétendre imposer son monopole. Les brouillages protecteurs sont de plus en plus inefficaces. Dans le même lieu, tous les goûts, les comportements, les systèmes de valeurs peuvent cohabiter sans s'exclure. On assiste à une combinatoire infinie des valeurs et des références. Cette concurrence entre les référentiels conduit l'individu à intégrer, allier et amalgamer des éléments tout à fait contradictoires – on peut allier sans mal la charrue et le satellite, Bouddha et l'ordinateur – dans une synthèse provisoire et singulière. Le philosophe canadien Charles Taylor note très justement qu'aujourd'hui, « *il n'existe aucun cadre de référence partagé par tous et considéré sans plus comme le seul cadre véritable. Il y a une multiréférentialité constitutive de l'ambiance culturelle des cadres parmi d'autres qui deviennent des points de vue parmi d'autres* » [5]. Cette multiréférentialité, constitutive de l'ambiance culturelle de notre univers et facilitée par la mondialisation de l'information, pose un problème anthropologique absolument inédit ; mais il ne semble pas que les êtres humains qui baignent dans cette crise du sens unique soient vraiment angoissés par le feu roulant du désespoir.

Si nous nous tournons enfin vers le politique, nous constatons le même état critique. À travers le monde, il ne manque pas de voix pour dénoncer l'incapacité des pouvoirs à maîtriser la mondialisation, l'orienter et lui conférer un sens. Les conséquences des pollutions industrielles qui provoquent l'effet de serre et le réchauffement de la planète, de la déforestation anarchique, des endémies à dimension planétaire, des mouvements migratoires massifs incontrôlables et du fossé qui se creuse de façon pratiquement exponentielle entre les pays riches ou en voie de développement et les pays sous-développés sont devenus des problèmes politiques à l'échelle de la planète. Or plus la politique se mondialise et plus elle devient incertaine. Le pouvoir politique doit

---

[5] CHARLES TAYLOR, *Les sources du moi*, Paris, Le Seuil, 1998, p. 35.

affronter des situations dont le contrôle lui échappe. Les humains savent qu'ils vivent en permanence sous la menace de l'apocalypse qu'ils ont le pouvoir de provoquer et ils exigent du politique qu'il en réduise les risques.

Mais dans nos sociétés à changements très rapides pour lesquelles le progrès se réduit à des taux de croissance, l'avenir est désormais sans visage. L'individu se trouve contraint de circuler, de se mouvoir et de communiquer dans un espace mondial sans perspective et sans projet. Cette immobilité agaçante de la mobilité tout azimut confine au repli sur soi et développe une méfiance très forte à l'égard de toute forme d'espérance.

## UNE AUTRE GRAMMAIRE DE L'EXISTENCE

Ces mutations économiques, culturelles et politiques d'ampleur mondiale et durable ont des conséquences importantes sur les rapports que l'individu entretient avec les fondamentaux de l'existence que sont le temps et l'espace, le corps et autrui, le langage et la vérité. Ces rapports qui s'articulent entre eux de façon systémique et qui dépendent de l'expérience que chaque être humain fait de son corps propre – c'est-à-dire de sa position et de sa présence dans le monde – déterminent la grammaire symbolique de l'existence.

Nous constatons ainsi un changement de tempo dans la mesure du temps : seul le présent paraît compter. L'individu s'appréhende comme un agent libre de son temps ; il s'agit de vivre à l'aise, sans trop de contrainte ni de rigidité, d'être bien dans sa peau et dans son corps. Dans cette existence purement actuelle l'individu amalgame et recycle ce qui vient du passé et ce qu'il virtualise de l'avenir. Cette obubilation du présent s'accompagne aussi du stress de l'urgence et du manque de temps. L'urgent devient l'important et le critère de sélection des choix quotidiens.

En fait, le rythme du temps s'est vertigineusement accéléré et le présent vif se réduit de plus en plus à la fulgurance de l'instant que le philosophe Paul Ricœur appelle le présent comme incidence<sup>[6]</sup>. En effet si l'avenir est sans visage, ce qui advient est de moins en moins attendu et il est donc difficile de se donner un horizon d'attente dans lequel projeter son désir et ses souhaits, ses espoirs et ses rêves. De la même manière, le présent tombe très vite dans le passé et empêche l'individu de le retenir dans son espace d'expérience ou sa mémoire vive. Ainsi pour Ricœur, « *notre époque se caractérise à la fois par l'éloignement de l'horizon d'attente et le rétrécissement de l'espace d'expérience* ». Le lointain se perd dans le brouillard des deux côtés du temps ; la mémoire devient amnésique et l'imagination stérile. Il s'agit d'habiter le présent sans hypothéquer un avenir incertain ni s'appuyer sur un passé qui paraît vraiment dépassé. Ce présent comme incidence est un présent sans boussole et sans repère, fait de surgissement, de surprise, et de rupture.

Le rapport à l'espace s'est transformé au point qu'on peut évoquer sa délocalisation. La vie actuelle est affaire de déplacement, de transit, de mobilité : on circule beaucoup ! Les nouveaux paysages de nos agglomérations tentaculaires sont constitués d'autoroutes, d'aéroports, de voies ferroviaires mais aussi de gares, de parkings, de galeries marchandes. Le déplacement est devenu un impératif. Ajoutons que grâce aux technologies actuelles de communication, chacun peut aussi se déplacer sans bouger. Ces technologies effacent tout éloignement et révolutionnent la proximité en déréalisant l'espace. On peut être très proche d'une personne qui se trouve à des milliers de kilomètres, de langue et de culture totalement différentes et, à l'inverse, à des espaces d'incompréhension d'un voisin localement très proche. Le génie des réseaux est en train d'éclipser le génie des lieux.

---

[6] PAUL RICŒUR, « L'initiative », *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II*, Paris, Le Seuil, 1986, p. 261-267.

L'individu est tiraillé entre un espace mondial en réseau dans lequel il se déplace constamment et la recherche de son identité. Cette recherche se traduit par un attachement au chez soi, à l'espace privé, à l'entre nous, aux groupes d'affinité et à l'entretien obsessionnel de son corps<sup>[7]</sup>. Ainsi quand l'espace se délocalise et se déréalise, le corps et le repli sur soi demeurent les derniers lieux anthropologiques possibles.

Le rapport au langage a lui aussi évolué. On assiste aujourd'hui à une montée en puissance de l'intelligence logique et du langage numérique qui la sert. Le minimum logique et rationnel de survie dans les sociétés occidentales est de plus en plus élevé. Les générations informaticiennes ont numérisé le langage fonctionnel et développé presque exclusivement une intelligence calculatrice, instrumentale, expérimentaliste et projective. Nos contemporains saisissent la réalité en fonction de sa simulation ou de sa modélisation sur écran. L'écran audiovisuel ou numérique, plus qu'un instrument, devient une médiation qui transforme les capacités de l'être humain. On ne représente plus la réalité, on la modélise. Entre le modèle numérique entièrement opératoire et cette réalité, il y a moins adéquation que résonance. Le modèle est fécond s'il permet d'intervenir sur la réalité et de faire des choses.

Cette efficacité du langage numérique, de la computation et du calcul, sa capacité à couvrir tous les champs de l'existence, y compris artistiques et poétiques, s'accompagne d'une dévalorisation du langage symbolique qui paraît peu fiable en raison de son équivocité sémantique. Cette exténuation du langage symbolique qui permet de créer du sens à partir de multiples significations, laisse libre cours à l'imaginaire. Cet imaginaire est à la

fois chauffé à très haute température et stérilisé par le déferlement d'images construites et imposées par l'ensemble des techniques de communication de pointe. L'individu fantasme plus qu'il n'imagine. Plus le langage logique et numérique est mobilisé et plus l'imaginaire émotionnel se déverse pour le contrecarrer et faire l'équilibre. Ainsi le religieux qui ressortit principalement au symbolique - et qui n'a rien de numérique - semble aujourd'hui combler cette recherche d'intensité émotionnelle. Pendant les JMJ de Paris, les jeunes présents se demandaient comment « sentir » le Christ à leurs côtés dans leur vie quotidienne, comment éprouver la présence réelle de Dieu, comment vivre dans la proximité de l'absolu ? Cette obsession contemporaine pour le langage du cœur et du corps témoigne du déficit du langage symbolique mis à mal par l'envahissement du langage logique et fonctionnel.

Ces rapports inédits, du moins en Occident, au temps, à l'espace, au corps, au langage, à la vérité permettent de saisir que le défi existentiel qui s'impose à nos plus jeunes contemporains est totalement différent des défis qui étaient ceux des générations précédentes. On peut comprendre que beaucoup de nos contemporains soient systématiquement méfiants à l'égard de tout ce qui leur est transmis sans avoir fait ses preuves dans ce monde en crise. On fustige souvent l'individualisme égoïste des occidentaux, leur narcissisme et leur quête ininterrompue de soi, leur consumérisme, leur vieillissement et le délitement de leur sens de la solidarité comme s'ils ne pensaient qu'à « s'éclater ». En réalité, ils sont soumis à ce que P. Watzlawick appelle un régime de double contrainte<sup>[8]</sup>. Éclatez-vous ! Devenez des individus flottants, flexibles et cinétiques, déliés de toute appartenance rigide et contraignante, pour être capables de

[7] Dans *Non lieux*, l'anthropologue MARC AUGÉ a remarquablement montré que pour l'être humain, l'espace est d'abord un lieu anthropologique (un foyer symbolique) qui favorise des fonctions identitaires, relationnelles et historiques.

[8] PAUL WATZLAWICK, *Une logique de la communication*, Paris, Le Seuil, 1972.



servir une société qui est dans le même état. Mais cette disponibilité permanente à l'aléa et au changement requiert paradoxalement la capacité de durer et de tenir, une forte confiance en soi. Il n'y a pas d'éclatement possible sans renforcement de soi. Le défi pour les occidentaux n'est pas d'abord d'être des acteurs sociaux engagés dans le combat du monde en fonction de finalités qui les dépassent et leur permet de se transcender par le don de soi à une cause majeure, il n'est pas non plus de tenir une fidélité sans faille à des appartenances institutionnelles reçues d'une tradition qu'il faudra léguer à son tour aux générations suivantes ; il est d'être un sujet à peu près debout, doué d'une vie intérieure cherchant à devenir l'auteur de sa propre vie.

Pour se construire comme sujet, l'individu ne peut s'en remettre à un ordre des choses qui s'imposerait avec l'assurance de l'évidence. Dans le monde multiréférentiel contemporain, nul ne peut en dernière instance exister et choisir à la place de l'autre. Chacun a la tâche d'élaborer ses propres repères s'il ne veut pas mourir d'overdose. Ce travail solitaire – mais sans solitude – est éprouvant, complexe et souvent conflictuel. La liberté de l'individu est aussi sa plus grande exposition ; sans certitude, il s'agit de se construire une identité qui ne soit pas futile.

Pour éclairer ses questions cruciales qui consistent à s'enraciner quelque part, enfanter une fidélité à soi-même et à sa propre singularité, sans aliénation et sans illusion, se projeter vers un avenir pas trop débile pour ne pas faire porter aux enfants qui viendront les consé-

quences néfastes de ses propres actes, le sujet, le plus souvent sans le savoir se réfère à ce que Balandier appelle « le pragmatisme positiviste ambiant »<sup>[9]</sup>. Sa morale est matérialiste mais il s'agit d'un matérialisme non dogmatique et très ouvert. Son regard sur le monde et les choses est à la fois plus lucide et plus joueur, moins pessimiste et emphatique que celui de ses aînés. Il se sait pris dans la complexité du monde sans pouvoir se dégager de la contingence des situations. Il se méfie comme de la peste des interprétations unilatérales, simplistes et définitives. Il est plus ouvert au jeu des possibles, plus soucieux des bifurcations. Ce monde n'est ni bon ni mauvais, ni complètement désordonné ou chaotique, ni totalement déterminé par des raisons souterraines ou transcendantes. La matière qui le compose et lui confère sa physionomie n'a pas la pesanteur terreuse et la solidité des objets et des choses. Au contraire elle a la fluidité et la légèreté de l'énergie, des champs de forces, des flux et des réseaux de communication ; elle relève plus de la cybernétique et de la neurobiologie que de la mécanique héritée des siècles passés ; en elle, le visible et l'invisible, le solide et le fluide, l'objet et l'esprit ne s'opposent pas. Ainsi la pensée et le surnaturel, les dieux et les esprits invisibles y ont leur place. Paradoxalement, ce nouveau matérialisme ne supprime ni le religieux ni la croyance. Beaucoup de celles et ceux qui baignent dans cette culture ambiante se disent en recherche spirituelle. Ce matérialisme ambiant et bien partagé – y compris par des chrétiens – est relativiste et critique envers toute pensée dogmatique mais il n'annule pas la question de la liberté et de la responsabilité, de la valeur et de la norme.

---

[9] GEORGES BALANDIER, *op.cit.*, p. 139.

## II. L'HÉRITAGE CATÉCHÉTIQUE

Dans la situation occidentale et mondiale contemporaine, comment diffuser la rumeur de bonheur portée par l'Évangile ? Emilio Albérich faisait remarquer, dès 1985, qu'il y avait urgence à « *reconsidérer en profondeur tout le processus d'initiation du christianisme* » [10]. Nous ne pouvons nous dispenser d'une réinterrogation fondamentale sur la manière d'inscrire et de concevoir le témoignage de la foi dans nos sociétés. La catéchétique doit donc se remettre à l'ouvrage et reprendre à frais nouveaux ses problématiques.

La catéchétique qui anime encore une bonne part de la catéchèse française puise son dynamisme dans ce qu'on appelle le **renouveau catéchétique**. Le pape Jean-Paul II a reconnu que ce mouvement de recherche et de mise en œuvre a donné un élan remarquable à la catéchèse à travers le monde : « *Il est un don précieux de l'Esprit Saint à l'Église d'aujourd'hui* » [11]. Ce renouveau catéchétique qui émerge au début du vingtième siècle, prend ses distances avec le catéchisme issu de la Contre-Réforme et qui fit preuve d'une réussite incomparable pendant trois siècles. Ce catéchisme en effet correspondait tout à fait à la société française plutôt rurale et globalement chrétienne qui bon an, mal an reproduisait son ordre. La foi s'y transmettait comme un héritage social qui fait vivre et a fait ses preuves. Elle était soutenue par un enseignement conçu comme un abrégé de la doctrine ou un résumé des vérités à croire.

Cet antique modèle, encore vivace aujourd'hui dans des contrées où la socialité chrétienne est vraiment vivante, fut critiqué d'une part par les travaux de la théologie biblique, liturgique et patristique qui se développèrent au vingtième siècle et d'autre part fortement contesté par le développement massif de la

modernité. Ce renouveau de la catéchèse prend vraiment de l'ampleur dans la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle autour de quelques grandes sessions internationales qui permirent de théoriser différentes expériences menées dans le monde et de dessiner les grandes orientations d'une nouvelle catéchétique.

Ainsi à Eichstätt en 1960, se théorise le courant kérigmatique qui critique le catéchisme notionnel, abstrait et conceptuel de la contre réforme et met l'insistance sur la Bonne Nouvelle, l'annonce et l'appel pour susciter le goût et l'enthousiasme. À Manille, en 1967, on élabore le courant *catéchuménal* et la catéchèse anthropologique où se trouvent liées de façon très forte catéchèse et évangélisation en partant de l'être humain tel qu'il est, de son existence, de ses questions, angoisses et espérances. À Medellin, en août 1968, le courant *historico-prophétique* souligne les convergences entre l'histoire des hommes et l'histoire du salut orientée vers le Royaume et la nécessité de l'engagement social des chrétiens. La rédaction d'un *Directoire catéchétique général*, en 1971, à la suite du concile Vatican II viendra parachever cet effort de recherche pour inculturer la catéchèse dans la modernité.

Comme le reconnaît le *Directoire général pour la catéchèse* de 1997, (§ 24), ce renouveau « a donné naissance à un type de chrétien vraiment conscient de sa foi et vivant en cohérence avec elle. Il a en effet favorisé chez ces chrétiens :

- une nouvelle expérience vitale de Dieu comme Père miséricordieux,
- une redécouverte plus profonde de Jésus Christ, non seulement dans sa divinité mais aussi dans sa véritable humanité,
- le sens d'être tous coresponsables de la mission de l'Église dans le monde,

[10] EMILIO ALBERICH, « Un regard sur la catéchèse européenne », *Catéchèse*, n° 100-101, p. 167.

[11] JEAN-PAUL II, *Catechesis tradendae*, octobre 1979.



- la prise de conscience des exigences sociales de la foi. »

C'est dans la dynamique de ce renouveau de la catéchèse qu'il faut aujourd'hui reprendre le travail et saisir ce qu'il faut faire évoluer. Commençons par développer quelques axes théologiques et catéchétiques structurants de ce mouvement et leur cohérence avec le monde de la modernité.

## **PREMIER AXE : LE CHRIST EST LA RÉVÉLATION DE DIEU DANS SA PLÉNITUDE**

Pour le renouveau, la catéchèse n'a pas pour mission de transmettre une doctrine mais la Parole de Dieu offerte aux hommes pour leur salut. Cette parole c'est le Christ, révélation de Dieu dans sa plénitude. Comme nous le rappelle *Dei Verbum* (§ 2), « *la profonde vérité que la révélation manifeste sur Dieu et sur le salut de l'homme resplendit pour nous dans le Christ qui est à la fois le médiateur et la plénitude de la révélation* ». La parole de Dieu c'est « *Jésus Christ, le verbe fait homme* » [12]. Le Christ n'est pas le porte-parole du Père, il est la parole. La foi ne consiste pas à croire en Dieu et ensuite au Christ ; on trouve Dieu dans le Christ : « *Je suis le chemin, et la vérité et la vie. Personne ne va au Père si ce n'est par moi. Si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père* » (Jn 14,6). En Christ, la présence de Dieu est totale, il est cette présence. Il n'y a pas d'autres moyens d'accueillir la révélation que d'entrer peu à peu dans le mystère du Christ. « *Ce mystère dans le message révélé n'est pas un élément ajouté à tant d'autres mais le centre à partir duquel tous les autres éléments reçoivent leur hiérarchie et leur lumière* » [13]. La catéchèse ne peut donc être que christocentrée.

Cette catéchèse christocentrée est d'emblée

biblique et narrative. Si la parole de Dieu est source de la catéchèse, celle-ci doit dès lors privilégier le contact direct avec les Saintes Écritures et en particulier avec le message évangélique. Le renouveau, on s'en doute, a beaucoup travaillé l'utilisation de la Bible en catéchèse et le travail n'est pas encore fini. En effet, pour que ces textes écrits et lus deviennent parole, il ne suffit pas de les appréhender comme des comptes rendus événementiels. On sait que les évangiles sont la mise par écrit de la prédication orale des apôtres rapportant l'enseignement de Jésus et racontant ses faits et gestes à la lumière de l'événement de sa résurrection. La difficulté catéchétique est de garder à ces textes leur statut de prédication et donc de les considérer comme des objets de communication tout en apprenant à respecter leur texture.

La foi chrétienne est considérée comme conversion à Jésus Christ, adhésion pleine et entière à sa personne et décision de marcher à sa suite. Cet acte suprêmement personnel et libre de s'en remettre inconditionnellement au Christ et de devenir son disciple demande du temps. En effet, la foi est dans un même mouvement un acte d'adhésion, de décision et un acte d'accueil, d'abandon et de conversion à Dieu qui ne se découvre pas d'abord dans la profondeur de l'être, mais dont le mystère est justement de révéler son dessein d'amour. Ainsi présentée, la foi n'est ni un état, ni un acquis ; elle est constamment en devenir et au travail parce que l'attitude d'adhésion/conversion est constamment à reprendre. La catéchèse est alors conçue comme mouvement de maturation de la foi. Elle prend en compte la personne, ses intérêts et ses questions, ses désirs et ses projets. On insiste sur la démarche du catéchisé et le développement de sa foi comme attitude, sur l'acquiescement de l'intelligence et de la volonté à la vérité révélée plus que sur la connaissance des contenus ou de la doctrine.

[12] *Directoire général pour la catéchèse*, § 94, 1997.

[13] *Op. cit.*, § 41.

## DEUXIÈME AXE : LA DOUBLE FIDÉLITÉ CATÉCHÉTIQUE

Jésus Christ vrai Dieu et vrai homme « *manifeste pleinement l'homme à lui-même et lui découvre la sublimité de sa vocation* » [14]. Christ révèle à la fois ce que Dieu veut être pour l'homme et ce que l'homme est aux yeux de Dieu. Le mystère de l'incarnation du Fils induit une théologie et une anthropologie de l'homme à l'image de Dieu. En catéchèse, on ne peut ni parler de Dieu sans parler de l'homme ni parler de l'homme sans une vision de Dieu. Le Christ vrai Dieu et vrai homme accomplit en sa personne les aspirations les plus hautes de l'être humain. Comme le Fils, l'être humain est un être pour Dieu. Comme le fils, il ne peut atteindre la plénitude de son humanité qu'en sa rencontre définitive avec le Père. Ses désirs les plus profonds, ses questions les plus vitales, sa soif la plus ardente sont en attente de la révélation.

Dieu qui s'autocommunique en son Fils aux hommes, les rend capable d'accueillir cette communication. Ainsi en tout être humain demeure ontologiquement une orientation fondamentale vers Dieu. Le théologien catholique Karl Rahner à qui le renouveau doit beaucoup, disait que l'être humain possède une ouverture fondamentale au mystère, une dimension spirituelle naturelle, qu'il est un être en attente, voué depuis toujours à la rencontre de Dieu [15]. Il suffit de révéler en chacun ce qu'il porte en lui depuis toujours. C'est ce que nous appelons le principe de convergence.

La catéchèse est dès lors fondamentalement anthropologique : elle a pour but de mettre en rapport l'existence, la vie et l'expérience du catéchisé avec la révélation. Dieu parle à l'hom-

me en son Fils et cette parole éclaire la vie humaine en ses divers aspects. Relue à la lumière de l'Évangile, cette expérience y puise son sens ultime et y accueille son avenir. Bien sûr, il n'y a pas de confusion possible entre le champ de la révélation et le champ de l'expérience humaine. La foi chrétienne reconnaît l'autonomie de la création parce que Jésus Christ a tout assumé de la création. Mais si l'ajustement entre la parole de révélation et la vie des hommes n'est jamais achevé et toujours à approfondir, il y a bien une connaturalité spirituelle entre les deux, au nom du mystère de la création selon lequel l'homme a été créé à l'image de Dieu, et du mystère de l'incarnation du Fils venu libérer cette création du péché.

Si l'exigence à la fois théologique et anthropologique d'enraciner la catéchèse dans l'expérience est une préoccupation constante du renouveau la prise en compte de l'expérience dans la catéchèse est un moment constitutif de sa réalisation effective. Cette prise en compte n'est pas seulement préparatoire comme le serait une mise en projet apéritive visant à optimiser les capacités d'écoute de la Parole de Dieu. Elle n'est pas davantage facultative ; le pape Jean-Paul II lui-même reconnaît qu'elle est « *une loi fondamentale pour toute la vie de l'Église* » [16]. L'expérience en effet n'est pas simplement l'entrepôt de la mémoire, mais une référence constante à partir de laquelle l'individu se repère et évalue les situations dans lesquelles il est impliqué pour leur conférer du sens et de la valeur. Ce sens et cette valeur évoluent, s'approfondissent, se transforment et se précisent à travers l'histoire de chaque individu. Cette production de sens s'opère par une lente élaboration réflexive et interprétative : c'est ce qu'on appelle l'expérience.

[14] *Op. cit.*, § 123.

[15] Cf. LOUIS SOULETIE, *La crise, une chance pour la foi*, Paris, coll. Interventions théologiques, Éditions de l'Atelier, 1992. Nous renvoyons au chapitre IV, « L'acte de foi comme crise », dans lequel l'auteur situe bien la spécificité théologique de Karl Rahner entre le moment barthien et le moment metzien.

[16] JEAN-PAUL II, *Catechesis tradendae*, § 55.

La catéchèse est un des lieux privilégié où le chrétien peut engager ce travail d'interprétation (de son existence) à la lumière de l'Évangile. Elle joue pour lui un rôle structurant et indispensable qui lui permet de grandir son expérience humaine et chrétienne. La maturation de la foi accompagne la maturation adulte et réciproquement. Le regard que la catéchèse peut porter sur l'expérience entraîne en retour un nouvel acte d'interprétation de l'événement de Jésus Christ et un approfondissement de la Parole de Dieu.

Il faut encore le noter : cette recherche d'articulation catéchétique entre l'expérience humaine en voie d'élaboration et l'approfondissement de la parole de Dieu, suppose une autre pédagogie que la pédagogie frontale et expositive. La catéchèse devient alors plus inductive et dialoguante ; elle s'intéresse aux divers processus de maturation selon les âges et les conditions socioculturelles des catéchisés ; elle prend appui sur les données des sciences de l'éducation, pédagogie et andragogie pour élaborer des progressions catéchétiques aussi respectueuses que possible des niveaux d'expérience des personnes concernées.

### **TROISIÈME AXE : L'ENGAGEMENT POUR LE ROYAUME DE DIEU**

L'histoire de l'humanité n'est pas vaine et vouée au néant. Dieu continue de se révéler et de réaliser son dessein bienveillant dans le monde. On ne peut déconnecter l'Évangile de la réussite de l'histoire. Pourtant entre l'histoire des hommes et l'histoire du salut il n'y a ni prolongation ni résorption, ni achèvement ni récapitulation. Au nom de la création et de l'incarnation, l'histoire est restituée à son espace propre. C'est ce que confirme *Gaudium et spes* : « Si le même Dieu est à la fois créateur et sauveur, Seigneur de l'histoire humaine et de l'histoire du salut, cet ordre divin lui-même loin de supprimer la juste autonomie de

la créature et en particulier de l'homme la rétablit et la confirme au contraire dans sa dignité » [17]. Si la communauté des chrétiens est totalement solidaire de l'histoire humaine, si elle partage entièrement le sort terrestre du monde, elle n'oublie pas que le lien entre l'histoire du monde et l'histoire du salut est complexe, différencié, dynamique. Cette connexion exclut toute dichotomie ou séparation mais aussi toute confusion ou identification pure et simple. C'est la foi en Christ ressuscité qui tient l'histoire en marche et la libère de toute fatalité.

Cette insistance du renouveau catéchétique sur l'histoire s'appuie sur la conception moderne de l'histoire comme dynamique de progrès et construction de l'avenir. La modernité, c'est la conviction que les hommes sont capables de produire leur propre monde parce que l'activité humaine a un caractère générateur capable de changer le cours des choses. Le temps accumulatif du travail productif permet l'expérience de l'accroissement. On peut alors croire et espérer en un futur meilleur. Comme l'écrivait A. Huxley dans *Le meilleur des mondes*, les hommes pourront vivre comme des dieux, sans amertume, enfin libérés du travail pénible (l'avenir est ici conçu comme un présent agrandi et meilleur). Mais si la modernité s'intéresse à cette progressivité de l'histoire c'est en raison de la certitude de sa fin ! Ainsi entre l'espérance eschatologique chrétienne et le projet humaniste et civilisateur, progressiste et émancipateur de la modernité existe une réelle complicité qui demeure cependant critique et vigilante.

Théologiquement, ce sens de l'histoire est interprété à partir de la pensée eschatologique biblique et de la notion de Royaume de Dieu. La Bible est le livre des promesses jamais démenties de Dieu et l'Évangile est la promesse ouverte sur l'avenir du Christ. En sa résurrection est anticipé l'avenir de résurrection que Dieu offre à toute l'humanité. La catéchèse ne présente pas le Christ comme un

---

[17] Vatican II, constitution *Gaudium et spes*, § 40.

maître de sagesse mais comme le prédicateur du Royaume de son Père qui a parcouru jusqu'à son terme le chemin de l'exclusion. La promesse eschatologique n'est pas un rêve et la foi chrétienne ne peut se contenter de rester une affaire privée. Elle a une dimension publique issue de sa révolte originaire contre toute forme d'avilissement et d'esclavage. Cette annonce du Royaume de justice résonne comme une prescription pour les chrétiens. C'est en effet par le peuple de Dieu et son engagement pour la justice auprès des exclus que ce Royaume prend corps aujourd'hui. Il ne vient que là où l'Église est solidaire du monde.

La catéchèse prépare les chrétiens à la maturité en les invitant à devenir des acteurs de la construction de ce Royaume. Qu'on se souvienne de *Ad gentes* : « *comme membres du Christ vivant auquel ils ont été incorporés et configurés par le baptême ainsi que la confirmation et l'eucharistie, tous les fidèles sont obligés de coopérer à l'expansion et au développement de son corps pour l'amener le plus vite possible à sa plénitude. C'est pourquoi tous les fils de l'Église doivent avoir une vive conscience de leur responsabilité à l'égard du monde, nourrir en eux un esprit vraiment catholique et dépenser leur force pour l'œuvre de l'évangélisation* » [18]. Dans cet univers, les individus sont identifiés comme acteurs sociaux selon leur degré d'engagement dans le développement économique et social en vue d'une société meilleure. L'individu est d'autant plus sujet qu'il a intériorisé les normes, les modèles de conduite de son institution de référence et participe à l'action collective. L'histoire moderne progressiste apparaît comme un processus de lutte, de négation, d'enfement, d'autoconstitution permanente et de rupture inaugurale dans lequel chacun a sa place, à condition de s'y engager comme militant, travailleur, syndicaliste, professionnel ou soldat. L'accès à la liberté et à l'autonomie est

proportionnel à l'utilité sociale. Mais en participant au mouvement de l'histoire, en s'engageant dans le système social, l'entreprise, le syndicat, le parti politique, l'Église, l'individu se voit conférer une identité et un statut et l'appartenance active à un monde riche de promesses et de ressources.

## LE RENOUVEAU ET LA MODERNITÉ

Concluons sur ces relations entre le nouveau et la modernité. Dès son origine, le nouveau est confronté à la modernité. Les marques tangibles de cette modernité sont le développement industriel et technologique, l'expansion et l'enrichissement économique, la croissance démographique et l'urbanisation massive ; bref, ce que Jean Baudrillard appelle « *la montée en puissance de la puissance* » [19] ou Marcel Gauchet, « *le désir d'outrepasser les frontières* » [20]. La modernité est aussi auto référentielle, ne voulant emprunter à aucune tradition les principes en fonction desquels elle organise l'ordre social. Dès lors et comme le dit encore Gauchet, cette modernité refuse que la religion chrétienne et catholique continue, en France, à structurer « indissolublement, la vie matérielle, la vie sociale et la vie mentale des individus » [21]. Le nouveau catéchétique a compris cela avant la lettre, **mais il va transférer sur l'individu les appuis que le catéchisme de Trente trouvait dans la société religieuse traditionnelle. Certes, il n'y a plus de catéchuménat social mais le principe de convergence entre la christologie et l'anthropologie amène à penser que tout individu moderne est en capacité de vivre la foi chrétienne.** Il y a une disposition naturelle, culturelle et spirituelle de l'homme et de l'histoire à entrer dans l'intelligence chrétienne des choses et des événements et à orienter l'existence ou l'histoire en ce sens.

Le sujet contemporain en quête d'identité n'est plus spontanément tourné vers Dieu. En fait, la modernité a bien fait son travail !

[18] Vatican II, décret *Ad Gentes*, § 36.

[19] JEAN BAUDRILLARD, « Modernité », *Encyclopedia Universalis*, vol. 11, édition de 1977.

[20] MARCEL GAUCHET, *Le désenchantement du monde*, Paris, Gallimard, 1985, p. 43.

[21] *Ibid.*, p. 236.

### III. VERS UN NOUVEAU PARADIGME CATÉCHÉTIQUE

**L'humanisme contemporain se passe allègrement du christianisme qui lui a cependant donné ses racines. L'homme expérimente qu'il peut être humain et vraiment humain sans Dieu.** On ne peut plus présupposer une connivence même culturelle avec le mystère chrétien. Si dans la foi chrétienne on peut affirmer que les hommes participent aux vérités les plus profondes de l'Évangile et en sont les bénéficiaires, pour beaucoup de contemporains cette vérité est vide de sens et les laissent indifférents. Pourtant ce monde avec ses mutations et ses crises n'est pas moins digne de la Bonne Nouvelle que les époques précédentes ; la révélation continue de travailler l'histoire et l'Évangile, de féconder le monde ; c'est bien « *dans le contexte de la société actuelle que nous entendons mettre en œuvre la force de proposition et d'interpellation de l'Évangile* » [22]. À nous donc d'inventer de nouveaux chemins pour que cette force de renouvellement de l'Évangile soit accueillie à hauteur de ce qu'elle est, c'est-à-dire une **vraie nouvelle bonne**.

La place qu'occupe l'Institut supérieur de pastorale catéchétique dans le dispositif français de la catéchèse et les multiples sessions qu'il anime dans les différentes régions du pays lui permettent d'être un observatoire à peu près fiable des nouvelles pratiques catéchétiques qui émergent de façon inchoative aujourd'hui et témoignent du travail contemporain de l'Esprit. Ces formes concernent tous les âges de la vie, depuis l'éveil à la foi des plus petits, en passant par les rassemblements de jeunes professionnels, jusqu'à l'accompagnement des personnes en fin de vie. Elles sortent des lieux catéchétiques institués pour rejoindre les cafés, les places de marché, les halls de gare, les galeries marchandes et

les aéroports. Elles rejoignent ainsi les lieux de passage et témoignent que la Parole fait écho en prenant la parole dans les circuits des paroles humaines hors des églises et des sanctuaires. Ce foisonnement qu'on a du mal à répertorier parce que les essais sont plus diffus et capillaires que les formes connues, correspond bien à la situation de « pluralisme et de complexité » qu'évoque le *Directoire général pour la catéchèse* [23]. Il s'agit de privilégier des chemins personnalisés et flexibles qui s'intègrent dans des actes de dialogue et d'échange. La *fides quae creditur* ou le donné de la révélation est moins appréhendé comme une doctrine ou un message que comme une médiation qui catalyse et anime l'échange catéchétique. Dans la plupart de ces formes, il s'agit moins de continuer ou d'entretenir un chemin déjà foulé dans le terreau familial que de permettre une vraie découverte et d'inviter à commencer un itinéraire comme si la maturation de la foi n'était autre qu'un éveil et un réveil permanent et interminable.

De l'ensemble de ces formes nouvelles, très diverses et en même temps très proches les unes des autres, émergent les lignes d'un nouveau paradigme. Par paradigme nous n'entendons ni un modèle applicable en toute circonstance tel un prototype reproductible, ni une construction théorique élaborée en laboratoire. En empruntant le sens que l'épistémologue Thomas Samuel Kuhn [24] a donné à ce concept pour caractériser les révolutions scientifiques, nous entendons des expériences catéchétiques contemporaines suffisamment exemplaires et fécondes pour faire école dans la communauté catéchétique et qui attendent leur théorisation.

[22] *Lettre aux catholiques de France, op. cit.*

[23] *Directoire général pour la catéchèse*, § 193.

[24] THOMAS SAMUEL KUHN, *La structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, 1972.



Le travail catéchétique est plus un travail de révélation qu'un travail d'explicitation et d'expression d'une foi déjà vécue. La prise en compte des formes émergentes du moins en France nous amène à proposer le passage d'une conception de la catéchèse qui entretient et fait grandir la foi en la liant à l'expérience chrétienne des croyants, à une catéchèse qui permet d'éprouver d'entrée de jeu la singularité chrétienne et fait de cette épreuve une médiation féconde pour la quête d'identité du sujet contemporain. **Nous invitons à conférer ainsi au processus catéchétiques une orientation résolument plus kérigmatique qu'anthropologique même si ces deux orientations sont constitutives de l'expérience de foi.** Le défi est moins d'apprendre à lier la vie et l'acte de foi qu'à s'approprier cet acte et à comprendre ses véritables répercussions pour la vie. Il faut partir de l'idée que Dieu ne fait plus partie de la mémoire vive. Ce Dieu est un Dieu tout autre, un mystère inaccessible et incompréhensible qui passe infiniment l'homme et qui demeure irrémédiablement caché. S'il nous est donné l'intime privilège de le connaître c'est parce que ce Dieu mystérieux et lointain s'est communiqué en son Fils pour le bien de l'humanité et de chaque individu. Dans la catéchèse contemporaine, il faut se rappeler que le seul chemin praticable de l'homme vers Dieu est celui qui va de Dieu vers l'homme et qui se nomme Jésus Christ. Croire au Dieu de Jésus Christ, c'est se fier à ce Dieu d'amour révélé en Jésus Christ sans lequel il resterait totalement autre.

L'orientation kérigmatique ne peut faire l'impasse sur la proposition de l'Évangile dans sa singularité la plus extrême. Le christianisme est d'abord une religion de l'amour. Proposer ce regard aimant de Dieu, c'est offrir une confiance jamais démentie et la conviction d'être aimé absolument. Révéler à l'homme l'Évangile du mystère de l'amour infini de Dieu c'est l'inviter du même coup à libérer la vie de

l'amour en lui et lui proposer d'y être authentiquement fidèle. Proposer l'Évangile comme une force pour vivre, c'est inviter nos contemporains à découvrir que la capacité d'aimer est vraiment constitutive d'une vie pleinement humaine. Cette conviction catéchétique ne conduit pas à vider Dieu de sa substance et à en faire comme l'écrit Jean-Baptiste Metz, « *un Dieu sans colère qui conduit des humains sans péché dans un royaume sans jugement par le ministère d'un Christ sans croix* » [25]. C'est au contraire restituer l'Évangile dans toute sa force, là où il touche le paradoxe d'une humanité qui cherche à la fois à se réconcilier avec elle-même et à entretenir sa conflictualité permanente, tiraillée comme l'*agôn* grec entre concorde et discorde, fusion et éclatement. En ce sens l'amour est un bon défi pour cette humanité en quête d'identité mais c'est aussi un sacré pari sur l'avenir ! La foi chrétienne en Christ vivant, mort et ressuscité est paradoxalement une réponse fondamentale dans la mesure où elle conduit l'humain à se remettre en cause. Ce n'est que dans l'acceptation de cette remise en cause que l'Évangile peut combler l'énorme quête de sens de nos contemporains.

Ce paradoxe qui se concentre dans le mystère de la croix et de la résurrection renvoyant chacun à ses contradictions constitutives, requiert, pour être entendu comme une vraie bonne nouvelle, un important travail catéchétique d'inculturation, même et peut-être surtout en Occident. Nous n'oublions pas que ce travail conduit à des affrontements, des enthousiasmes, des rejets et des métissages. Il comporte aussi des impasses et traverse des tâtonnements mais il est nécessaire. La crise dans laquelle se trouve la catéchèse contemporaine (du moins en France) ne peut être interprétée comme anéantissement que si nous sommes sûrs que ce qui disparaît est la seule voie possible pour permettre à des personnes de découvrir le Christ et croire en lui.

---

[24] JEAN-BAPTISTE METZ, *Le Dieu qui ne convient pas*, Latina XLI, 1996, p. 340.



Mais entre cette forme héritée et les formes à venir, il y a un espace et un temps de latence spirituellement éprouvant pour tous ceux qui sont concernés par la mission d'imaginer de nouvelles formes pour la catéchèse.

Pour avancer dans l'élaboration de ce nouveau paradigme, l'ISPC propose à votre sagacité quatre hypothèses qui, bien sûr, se tiennent ensemble et se renvoient les unes aux autres.

### ***Pour une catéchèse de la proposition***

Nous venons certes de parler de cette hypothèse en introduisant notre recherche sur le nouveau paradigme par le développement sur la dimension kérigmatique. Nous pouvons cependant la préciser encore en rappelant deux spécificités de ce monde : toutes les cultures et les références sont communicantes et donc en concurrence les unes avec les autres d'une part, le christianisme dans nos pays à forte tradition chrétienne n'est plus en position de monopole et joue sa carte dans l'hypermarché des religions d'autre part. Le sujet contemporain qui ne se tourne pas spontanément vers la foi chrétienne pour répondre à ses questions cruciales et vitales peut être tenté par le mixage et l'amalgame, en mêlant dans une religion personnelle des éléments contradictoires piochés dans des traditions différentes qui en annuleront les effets (il n'est pas rare de rencontrer aujourd'hui des chrétiens préférant la réincarnation à la résurrection) Pour éviter le brouillage sans issue qui conduit à l'indécision ou l'*overdose*, il s'agit de proposer la foi chrétienne dans sa véritable singularité, non pour l'imposer avec la nostalgie d'un pouvoir spirituel perdu, mais pour permettre de faire un choix vrai en dialogue avec les autres religions.

### ***Pour une catéchèse plus liturgique***

À l'image de l'école qui est considérée comme le lieu dans lequel l'enfant, l'adolescent ou le jeune acquiert des savoirs et se prépare à la vie adulte, la catéchèse a été longtemps considérée comme une éducation préparatoire à la vraie vie chrétienne partagée en Église. La catéchèse bien faite menait logi-

quement à participer tous les dimanches à la liturgie eucharistique. Une catéchèse de la proposition qui veut favoriser l'expérience de la singularité chrétienne ne peut se dispenser de la vie liturgique si celle-ci est le lieu par excellence où les chrétiens rassemblés « *racontent et font Pâques* » comme le développera François Cassingena. Catéchèse et liturgie ne sont pas deux continents séparés. Si en travaillant sa qualité, la liturgie « *qui est tout entière un baptistère* » devient proposition, elle est catéchèse ; la catéchèse alors redevient mystagogie. Il s'agit bien de rapprocher plus intrinsèquement catéchèse et liturgie pour offrir au sujet de plonger dans un bain de vie chrétienne et d'en goûter la singularité.

### ***Une catéchèse plus initiatique***

Nous pensons que la crise de la transmission que traverse la catéchèse aujourd'hui est due, pour une bonne part, au déficit de l'initiation chrétienne. La catéchèse est plutôt demeurée, en dépit de tous les efforts accomplis, du côté de l'intelligence de la foi sans permettre une adhésion et une conversion de l'intériorité. S'il s'agit de favoriser une première entrée dans le mystère, d'inviter à expérimenter ce qu'est un vécu chrétien et de découvrir sa cohérence et sa crédibilité, d'éprouver aussi que ce vécu peut constituer un plus, aussi bien en humanité personnelle que pour un vivre ensemble, alors les chemins oubliés de l'initiation qui semblaient appartenir à l'écolage des sociétés primitives, paraissent plus féconds que les pédagogies contemporaines les plus développées. Dès maintenant, en avant première, je me permets de citer Louis-Marie Chauvet : « *Cette catéchèse comme chemin d'initiation au mystère de Dieu en Christ, peut prétendre s'inscrire au beau milieu de notre société actuelle parce que cette société offre les chances qui font sa difficulté même.* »

### ***Pour une présentation organique du mystère chrétien***

Cette hypothèse semble reprendre un leitmotiv permanent de la catéchèse. Comme le

rappelle le *Directoire général pour la catéchèse*, « le message que transmet la catéchèse a un caractère organique et hiérarchisé et constitue une synthèse cohérente et vitale de la foi » [26]. On peut dire de manière très classique qu'il s'agit de maintenir de façon organique l'ensemble des vérités de la foi chrétienne sans les séparer parce qu'elles se renvoient les unes aux autres. Mais nous pensons plus fondamentalement qu'une présentation de la foi est organique quand elle signifie le mouvement interne entre la révélation qui se donne et la foi qui accueille, reçoit et s'abandonne à Dieu ou au contraire s'en éloigne. Ainsi on n'oppose plus de façon frontale la *fides quae creditur* et la *fides qua creditur* comme l'objectif et le subjectif, le cognitif et l'affectif. Une telle présentation de la révélation doit se ressaisir du procès de Jésus devant le Sanhédrin et Pilate et, par ce procès, de la controverse sur la vérité de Dieu. La résurrection n'abolit pas ce procès, au contraire elle requiert que chacun y prenne sa part et se décide pour ou contre le Dieu de Jésus Christ. Cette participation au procès de la

vérité ne dépossède pas le sujet contemporain de sa quête en lui imposant massivement une altérité en surplomb. En ce sens, Paul André Giguère dira que l'organicité du mystère chrétien n'appartient pas à la stratégie des pasteurs et des catéchistes ; elle est le résultat de leur action.

Nous pensons ici que cette focalisation de la catéchèse sur le procès de Jésus révèle la singularité déroutante de la foi chrétienne et permet d'honorer une vieille idée de Joseph Colomb, pionnier en France du renouveau catéchétique dont personne n'oublie qu'il l'a payé cher pendant la crise de 1957. Il pensait qu'il fallait sortir d'une présentation linéaire et programmatique de vérités isolées en chapitres pour lui préférer un déploiement concentrique et progressif, allant du plus implicite au plus explicite, du noyau à la périphérie avec le souci que l'intégrité du mystère soit à disposition de chacun quel que soit son âge. Il semble urgent d'entreprendre aujourd'hui à nouveau ce travail difficile.



---

[26] *Directoire général pour la catéchèse*, § 114.

Je voudrais conclure cette intervention par deux remarques :

J'ai conscience d'avoir développé devant vous des questions qui se posent en France et peut-être pas ailleurs. Or, ce colloque a la prétention d'être international, vu le nombre de pays qui ont répondu à l'invitation, il l'est vraiment et je vous en remercie. Ne croyez pas que les vieux démons de la *Fille aînée de l'Église* sont en train de resurgir pour vous imposer sa crise et ses problématiques. Une Église sœur appelle des Églises sœurs pour réfléchir sur une des dimensions importantes de la mission d'évangélisation de l'Église universelle dans ce monde fortement marqué par la globalisation. Par l'échange fructueux, fécond, différencié et fraternellement critique, que nous sollicitons et espérons des ateliers et de l'assemblée générale qui suivra, nous espé-

rons que chacun pourra rendre compte de l'espérance qui le tient et dont ce monde a tant besoin.

Je voudrais vous rappeler enfin que les hypothèses en débat ne sont pas des thèses et que leur fonction est de permettre la recherche et le débat. Comme le pensait mon vieux maître Platon, l'hypothèse n'est qu'un tremplin pour aller plus loin. Elle attend d'être critiquée ou validée, infirmée ou confirmée, consolidée ou transformée. Nous espérons que ce débat aura lieu. À cet égard, l'emploi du mot « paradigme » peut paraître présomptueux et grandiloquent ; pour nous, il signifie l'urgence de se remettre à l'ouvrage pour relever les défis contemporains comme l'ont fait les pionniers du renouveau pendant le XX<sup>e</sup> siècle afin de transmettre cette Bonne Nouvelle qui nous fait vivre.

\*  
\*\*

---

Toute reproduction interdite

Édité par le Secrétariat général de la Conférence des évêques de France

Directeur de la publication : Mgr Stanislas LALANNE

Secrétariat de rédaction : Mme M.-H. Tornéro-Torrès

106, rue du Bac - 75341 PARIS CEDEX 07

Dépôt légal : Avril 2003

Imprimerie INDICA - 27 rue des Gros-Grès, 92700 COLOMBES